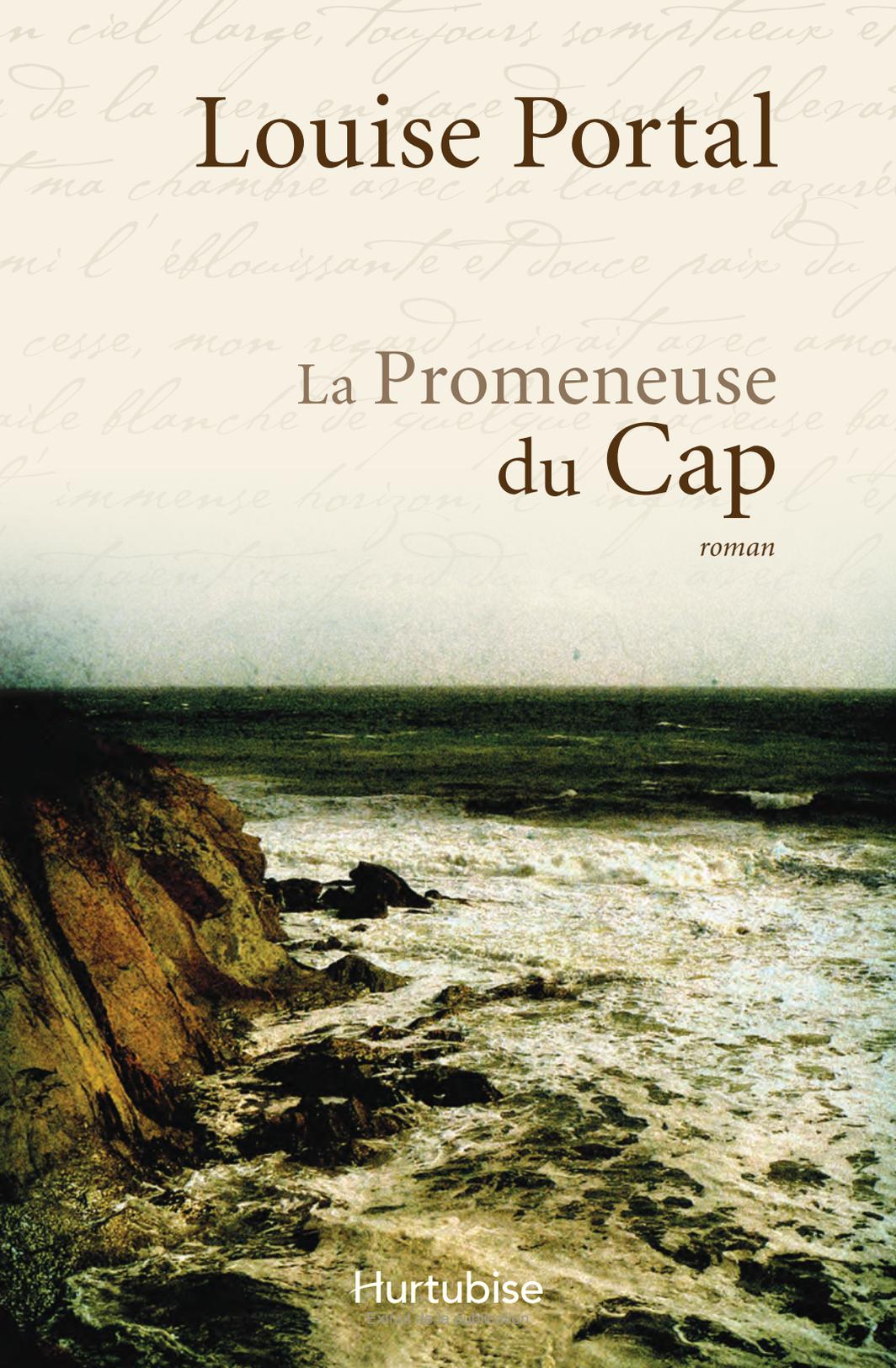


*n ciel large, toujours somptueux et
de la mer en face du soleil levant
ma chambre avec sa lucarne azurée
ni l'éblouissante et douce paix du
cesse, mon regard suivait avec amo
aile blanche de quelque creuse ba
l'immense horizon, l'infinité l'et
entraient au fond du cœur avec le*

Louise Portal

La Promeneuse du Cap

roman



Hurtubise

Extrait de la publication

La Promeneuse du Cap

DE LA MÊME AUTEURE

Où en est le miroir?, pièce de théâtre en collaboration avec Marie-Lou Dion, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1980.

Jeanne Janvier, roman, Montréal, Libre Expression, 1981.

L'Enchantée: récit d'une quête, roman, Montréal, Québec Amérique, 2001.

Portal en chansons, recueil de poésie, Trois-Rivières/Pantin, Les Écrits des Forges/Le Temps des Cerises, 2001.

Cap-au-Renard, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2002.

L'Actrice, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2004.

Les Mots de mon père, Montréal, Hurtubise HMH, 2005.

L'Angélu de mon voisin sonne l'heure de l'amour, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007.

Ulysse et Pénélope, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Souvenirs d'amour: Journal de mes vingt ans, Montréal, Hurtubise HMH, 2009.

Louise Portal

La Promeneuse du Cap

Hurtubise

Extrait de la publication

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Portal, Louise

La promeneuse du Cap

ISBN 978-2-89647-248-2

I. Titre.

PS8581.O745P76 2010

C843'.54

C2009-942401-0

PS9581.O745P76 2010

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier
des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Direction littéraire: Jacques Allard

Photographie de la couverture: Nadia Brodeur

Maquette de la couverture: René St-Amand

Maquette intérieure et mise en page: Martel en-tête

Copyright © 2010 Éditions Hurtubise inc.

ISBN 978-2-89647-248-2

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada :

Distribution HMH

1815, av. De Lorimier,

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone: 514-523-1523

Télécopieur: 514-523-9969

www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en Europe:

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée — le « photocopillage » — s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada

www.editionshurtubise.com

À tous ceux de la Gaspésie
que j'aime.

*Qu'importe le vent dans les voiles,
Qu'importe le flot tourmenté,
Qu'importe la nuit sans étoiles,
N'avons-nous pas l'éternité?...*

BLANCHE LAMONTAGNE

PREMIÈRE PARTIE

Le retour

*Quand il fait suffisamment nuit,
on peut voir les étoiles.*

CHARLES A. BEARD

Le Château

LE TABLEAU REPRÉSENTE un chemin dont l'accès est interdit. Au loin, on distingue un clocher, au-dessus d'une structure dont les murs ont brûlé. Une maison en bardeaux bleus, sur le haut d'une falaise, fume, calcinée dans le vent d'hiver.

Il neige à plein ciel. La mer, à l'horizon, n'est plus qu'une mince ligne bleutée. Immobile. Au premier plan se trouve une femme au crâne rasé. De face. Les yeux mouillés.

Elle porte autour du cou un renard roux argenté dont la tête penche doucement sur son épaule fatiguée.

— Madame? Vous désirez boire quelque chose?

La femme, absorbée dans la contemplation du tableau, n'a pas entendu la question du jeune homme qui répète:

— Excusez-moi, madame, puis-je vous offrir...

Les yeux quittent leur point d'ancrage pour se poser sur le serveur tout près, qui lui sourit, plateau à la main. La jeune trentaine, un corps svelte qui flotte dans une veste trop grande pour lui.

— Pardon ! Je ne vous avais pas entendu, lui répond la cliente.

Elle est vêtue d'un jeans, d'une tunique safran et a la tête enrubannée dans un foulard de soie couleur lavande.

Il n'est pas encore midi. Le lieu est tranquille. À part cette voyageuse qui vient de prendre place, un couple isolé au fond du salon sirote un apéro.

— Je prendrais bien une eau minérale.

— Certainement, madame. Tout de suite.

Le jeune homme courbe légèrement le torse et s'éloigne en direction du bar situé de l'autre côté de l'arche, où se trouve également la réception de l'auberge. Aménagé en vaste séjour avec un bar, un foyer central entouré de canapés aux couleurs vives, des bergères, quelques tables basses et un piano à queue laqué noir, ce salon possède un charme à la fois rustique et hétéroclite. Sur les murs recouverts de papier peint, quelques portraits anciens de ceux qui ont vécu en cette demeure ancestrale. Récemment rouvert, le *Château Lamontagne* a nécessité, de la part de son nouveau propriétaire, pas moins de quatre années de rénovation qui lui ont restitué son lustre d'antan. Plus exigeant encore fut de le rendre conforme aux normes du ministère du Tourisme et du Patrimoine, afin d'obtenir les subventions de restauration.

« Le résultat est d'une remarquable qualité », note la voyageuse. Elle connaît cette magnifique résidence qui domine la baie de Sainte-Anne-des-Monts, ville côtière de la Haute-Gaspésie. La fausse étrangère est née, il y a une soixantaine d'années, à Tourelle, municipalité

voisine maintenant annexée. Dès l'âge de seize ans, enceinte de l'un des plus beaux garçons de la péninsule, elle est partie vivre quelques kilomètres plus loin, à Cap-au-Renard, bourgade haut perchée sur la falaise et dominant la mer.

Soudain, le souvenir du village aimé et perdu resurgit avec la force des marées d'automne. En claudiquant, la femme s'avance vers le grand tableau qui trône au-dessus de la cheminée. Au bas y est inscrit: «*Retour à Cap-au-Renard, Gaspésie, Québec, 2002. Léo Petit-Pas.*»

Elle observe de plus près la toile. Il s'agit bien de son portrait à elle. Son ami Léo espérait-il sa venue dans un hiver de tourmente?... Il a peint ce tableau après le drame et l'incendie qui a tout détruit. Sa maison, la chapelle. Léo à qui elle a donné des nouvelles de temps en temps, mais qu'elle n'a jamais revu. Sept ans déjà.

Murielle se tient face à son passé. Elle se demande ce qui l'attend dans ce retour au pays. Que lui réserve le village de ses amours brisées? Le suicide de sa fille et la mort de Jocelyn, dans des conditions bien spéciales? Il y a sept ans, elle s'est éloignée de ce lieu pour en effacer la mémoire. Définitivement. Comme elle avait déjà tenté de le faire une première fois, il y a plus longtemps encore, dans les années 1970, alors qu'elle travaillait comme serveuse dans un bar-salon de la région. C'est au lendemain d'une nuit bien arrosée qu'elle s'était poussée, en abandonnant derrière elle fille et mari. Une époque lointaine qui l'avait meurtrie.

Murielle reconnaît aujourd'hui que l'on ne s'affranchit pas si aisément du passé.

Le bruit de l'eau versée dans un verre la sort de son voyage intérieur et Murielle vient se rasseoir. Le garçon s'éloigne après avoir déposé la carte du menu sur la nappe. La voyageuse n'a pas faim. Ni soif d'ailleurs. Depuis longtemps. « Déjà quinze ans d'abstinence d'alcool », pense-t-elle. Et tout en agitant le bâton de plastique au bout duquel on a piqué un morceau de lime qui ressemble à un oursin, Murielle repense à la collection d'oursins que sa petite Mélodie gardait précieusement dans sa chambre au grenier. Revoit toutes ces années de tourmente. Son regard s'accroche de nouveau à la toile. Sous les coups de pinceau de Léo Petit-Pas, la voici, sa maison fumante qui se profile dans le paysage d'hiver... Le regard de la voyageuse se brouille. Les larmes finiront-elles un jour par éteindre les cendres accablantes du souvenir ?



La baie recueille la marée montante. L'eau miroite et quelques rares voiliers mouillent au large. Septembre, dans quelques jours. Finies les vacances. Les nombreux touristes en allés, la Gaspésie va se recroqueviller sur sa beauté muette.

La voyageuse monte à la chambre qu'on lui a assignée, celle-là même où dormait, lorsqu'elle venait en visite, Blanche, la petite-fille de Théodore-Jean Lamontagne, ancien seigneur de ce château.

« Dans la lucarne, dont la vue donne au loin sur l'église, la mer et le quai, la jeune Blanche, douée pour

l'écriture, trouvait l'inspiration pour ses nombreux poèmes qui louent cette Gaspésie tant aimée.» Voilà ce qui est inscrit sous le portrait de la jeune poétesse que l'on a accroché à la tête du lit. Fatiguée du voyage et remuée par ses souvenirs, Murielle s'allonge en travers de la couche moelleuse et s'endort aussitôt.



*Près du toit où tombait la lumière dorée
D'un ciel large, toujours somptueux et vivant
Près de la mer, en face du soleil levant,
Était ma chambre avec sa lucarne azurée.
Parmi l'éblouissante et douce paix du jour,
Sans cesse, mon regard suivait avec amour
L'aille blanche de quelque gracieuse barge;
Et l'immense horizon, l'infini, l'éternel,
M'entraient au fond du cœur avec le vent du large!...*

La voyageuse vient de s'éveiller. Une fraîcheur venant de la mer pénètre par la fenêtre entrouverte. Elle a rêvé. Des mots sur ses lèvres surgissaient comme des poèmes. Elle jette un coup d'œil au portrait de la jeune poétesse qu'elle a lue autrefois. « Peut-être m'a-t-elle soufflé ces phrases que je n'aurais jamais su écrire », pense Murielle. Elle aurait pourtant aimé se confier comme le faisait sa fille Mélodie dans son journal intime. Un passage lui revient :

*J'ai trouvé un oursin que j'ai déposé avec tous les autres
sur la table où j'écris sous la fenêtre... J'ai planté une plume*

d'eider dans le cœur de l'oursin comme une plume dans l'encrier... Tous les trésors de la mer m'appartiennent...

Le ciel vire à l'orange fuchsia et invite soudain Murielle à prendre l'air. Elle enfle une veste de laine, jette un châle rouge sur ses épaules et quitte sa confortable mansarde. Dans le couloir, elle croise, les bras chargés d'un plateau, le jeune homme qui assurait plus tôt le service du repas.

— Rebonjour !

— Ah ! Bonjour...

— Je m'appelle Simon. Vous sortez ? Vous faites bien d'être chaudement habillée. Les fins de journée sont fraîches en ce pays.

La femme regarde s'éloigner la silhouette désinvolte, presque aérienne. Une abondante chevelure ramassée en tresse sombre tombe entre des épaules solides. Le jeune homme frappe à une porte, on lui ouvre. Avant de franchir le seuil, il lui jette un dernier regard, le temps pour Murielle de saisir le trouble qui agite sa prunelle vert-de-gris. À son tour, elle tourne les talons pour s'éloigner, confuse de s'être laissé happer par cette présence masculine qui la remue, sans qu'elle sache trop pourquoi.

Au rez-de-chaussée, un pianiste joue un air de jazz. Un groupe de jeunes gens, tous en vêtements de randonnée, trinquent pour l'anniversaire de l'un d'entre eux. L'atmosphère joyeuse imprègne Murielle et dissipe la grisaille qui lui colle à la peau depuis son arrivée dans la ville côtière en milieu de matinée. D'un pas plus léger, elle traverse la salle et va jusqu'à la réception pour s'enquérir de l'heure du souper : dix-huit heures trente. Cela

lui donne une bonne heure pour aller arpenter la grève. Mais avant de franchir la porte qui mène à la terrasse, elle fait une pause pour écouter le pianiste. Ferme les yeux un instant, illuminée de l'intérieur.

— Vous aimez la musique ?

Elle ouvre les yeux sur Simon posté devant elle.

— Oui... Petite, j'aurais aimé apprendre le piano, lui répond-elle avec douceur.

Cette fois, Simon n'est pas sans remarquer que le regard de cette voyageuse ressemble étrangement à celui, humide et profond, de la femme peinte sur le tableau de la salle à manger. Il remarque aussi les mains de la voyageuse. Elles sont longues aux doigts fins, sans bijoux. Mais couvertes de cicatrices pâles et rosées. « Semblables à des traces d'étoiles éclatées », pense Simon. Gênée du regard posé sur elle, Murielle enroule ses mains dans le châle. Par pudeur. Discret, le jeune homme ajoute simplement :

— Joli châle que vous portez là... Bonne promenade.

Son regard suit la silhouette magenta qui emprunte à présent le long escalier descendant vers la grève.

À cette heure, la mer s'étale sans frisson. Le miroitement du soleil couchant trace sur l'eau un chemin argenté qui se perd vers l'horizon rose. Plus près, quelques derniers bateaux de pêche rentrent au quai, chargés de cette manne rare et précieuse pour la survivance de cette tradition gaspésienne. Fini le temps où le pays avait de quoi nourrir son monde, mais n'arrivait point à l'enrichir. Les pêcheurs gaspésiens en arrachaient et vivaient maigrement, doublés ou exploités par les étrangers qui

venaient racler les fonds de cette mer d'abondance. Les pêches miraculeuses d'hier ne sont plus. À présent, tout est réglementé, des quotas sont imposés et ne reste qu'une petite poignée de fervents qui poursuivent le labeur des ancêtres. Heureusement, on vit mieux que du temps où la famille Robin exploitait sans merci les gens de la péninsule.

Murielle songe à tout cela en arpentant la grève. Pendant son enfance, elle a vu son père et son grand-père s'esquinter dans ce dur métier. L'appel de la mer ne connaît ni peur, ni raison, ni repos. Cette folie de prendre le large, elle l'a connue aussi, mais différemment. Elle se revoit les soirs de tangage au bar-salon de Marsoui où elle travaillait. Jeune beauté dans la vingtaine, la démarche féline, la poitrine plantureuse lui assurant de généreux pourboires. Elle reconnaît pourtant que ces années l'ont menée à la déroute. Et les folles nuits de sa jeunesse lui ont coûté cher. Presque la vie.

Non loin, un groupe de jeunes a allumé un feu sur la grève. Une fille s'accompagnant à la guitare chante le classique de Raymond Lévesque :

— *Quand les hommes vivront d'amour,
Il n'y aura plus de misère
Les soldats seront troubadours
Mais nous, nous serons morts, mon frère...*

La promeneuse s'est arrêtée. On lui fait signe de venir se joindre au groupe.

Assise devant le feu qui crépite, hypnotisée par les flammes qui giguent, Murielle revit dans un éclair le jour du terrible incendie : le journal de sa fille qu'elle

avait jeté dans les flammes. Les pages écrites par sa petite Mélodie qui confiait sa détresse. Ce cahier laissé en héritage et dont le souvenir se rallume là, maintenant.

Dans les pages qui brûlaient, elle regardait la flamme consumer sa maison, la chapelle, le village, le pays abandonné, oublié.



Un soleil rouge enflamme soudain le ciel. Le brasier est devenu immense. Son passé, son présent, son être entier y brûlent. Brusquement, Murielle se lève. Le châle glisse de ses épaules et tombe. Elle s'élanche vers le château. Les galets crissent sous le pas qui traîne. La voici qui franchit enfin les marches pour s'arrêter, tout en haut, le cœur voulant sortir de sa poitrine. Elle s'assoit pour reprendre son souffle.

— *Les heures sont vives et brèves,*

Un jour est bientôt fini;

Mène le troupeau de tes rêves,

Dans les plaines de l'infini...

Murielle voit Simon, appuyé à la balustrade.

— C'est une poésie de Blanche Lamontagne, préciset-il.

Cette fois, le jeune homme porte une chemise entrouverte sur un débardeur et fume nonchalamment une Camel, dont l'arôme sucré s'amalgame à l'air salin.

— Je crois que Blanche Lamontagne était la petite-fille de l'ancien propriétaire de ce château, dit-elle.